

Au laboratoire du Je
Louis Defèche

« Personne ne pourrait penser de manière abstraite, ni avoir de réelles pensées et idées, s'il n'était pas clairvoyant, car dans les pensées et idées ordinaires, la perle de la clairvoyance se trouve au tout début. Ces pensées et idées surgissent exactement par le même processus, par lequel les vertus les plus hautes de l'âme prennent naissance. Et il est prodigieusement important que l'on apprenne tout d'abord à comprendre que le début de la clairvoyance est véritablement quelque chose de totalement quotidien : on doit seulement appréhender la nature suprasensible des concepts. » (Steiner **GA 146**) .

L'idéalisme allemand avait découvert déjà cette nature suprasensible des concepts et idées. Pourtant cette découverte en tant que telle ne mena pas plus loin. C'est une découverte qui ne puise pas sa force ni sa persistance dans une formule ou une définition. Cette perception du suprasensible est nécessairement expérimentale et individuelle, car personne, en dehors de moi ne peut observer mon penser dans sa nature vivante. L'idéalisme allemand en arriva donc au point où l'expérimental peut mourir — et ressusciter chez l'individu. À ce point-là commence la science spirituelle anthroposophique en tant que science expérimentale de l'esprit, là où se trouve le laboratoire intérieur, dans le Je.

De l'idéalisme allemand à l'anthroposophie se métamorphose encore une philosophie bourgeoise qui est portée par une élite et une culture extérieure, en une science de l'esprit prolétaire qui part d'une absence expérimentale de préjugés et peut se déployer dans une pauvreté culturelle absolue de la civilisation industrielle. Une science expérimentale dans le laboratoire du Je, qui connaît en soi l'esprit de manière autonome et recherche — et trouve par conséquent — le spirituel dans le monde et chez autrui.

Scientia intuitiva

Eckart Förster répond aux questions de Bernhard Steiner

Votre livre « Les 25 ans de philosophie » agit sur moi comme s'il était entièrement né de l'anthroposophie, quoique le mot anthroposophie n'y figure pas.

Eckart Förster : J'ai exposé dans l'ouvrage le développement philosophique de 1781 à 1806, et à l'époque il n'y avait pas encore d'anthroposophie. C'eût été étranger à la cause si l'anthroposophie s'était présentée dans le livre. Mais Rudolf Steiner apparaît dans la bibliographie comme une des sources avec laquelle je me sens très associé au plan idéal. Il ressort de ce livre que l'idéalisme allemand est un courant préparatoire à l'anthroposophie et auquel Rudolf Steiner s'est en effet rattaché. Mais il était important pour moi de suivre par le penser le développement philosophique immanent et de montrer que pour des raisons factuels, il a insisté dans une direction déterminée, à laquelle l'anthroposophie put ensuite se lier.

Vers la fin de votre ouvrage, vous reprenez l'expression de « Scientia intuitiva » et vous dites que Hegel avait donné la justification d'une telle « Scientia intuitiva », sans l'avoir lui-même développée.

Le concept de « *Scientia intuitiva* » fut introduit par Spinoza dans la philosophie des temps modernes et repris par Goethe avec des modifications. Il a utilisé un tel concept, par exemple, dans la *Métamorphose des plantes*, mais n'en a pas fourni lui-même de justification philosophique. C'est ce qu'a fait ensuite Hegel ; dans la *Phénoménologie de l'esprit* il a donné pour ainsi dire le fondement philosophique pour la méthodologie d'une *Scientia intuitiva*.

J'ai toujours eu le sentiment que l'anthroposophie peut se fonder sur Hegel, sur les mouvements du penser qu'il accomplit.

Si l'on part du livre *De l'énigme de l'être humain*, l'importance fondamentale de Hegel consiste, pour Steiner, dans le fait qu'il se fiait à la « puissance portante du penser » et démontrait qu'avec un penser correctement compris, nous avons déjà une réalité suprasensible. Dans *Les 25 ans de la philosophie*, il s'agissait pour moi de montrer que précisément ce fait concret, ce discernement dans la nature suprasensible du penser, peut être exposé comme un résultat, à partir d'hypothèses tout autres,

plutôt en opposition, qui bien entendu dans un ouvrage comme *Des énigmes de l'âme*, ne peut pas du tout se présenter. C'est carrément la question kantienne : « Comment la philosophie peut-elle devenir une science ? » qui a conduit Hegel à dire : seulement lorsque nous avons ensuite dans le penser une qualité suprasensible objective, une expérience suprasensible, la philosophie peut être une science.

*Kant distingue effectivement entre compréhension [Verstand, donc intellectuelle, ndt] discursive et compréhension intuitive. C'est juste. Kant a affirmé, sans doute en 1790, qu'une compréhension intuitive n'est pas possible à l'être humain. Goethe s'opposa à cela, qui eût pu dire à la même époque : Comment donc impossible ? J'ai pourtant pratiqué une telle compréhension intuitive dans la *Métamorphose des plantes* ! L'affirmation de Kant est une affirmation qu'il a des raisons d'avancer, mais qu'il ne peut pas fonder.*

Quoiqu'il l'eût écrit avec le « sang de son cœur » et en eût espéré une large diffusion, l'ouvrage *De l'énigme de l'être humain* est encore au nombre, cent ans après sa parution, des livres les moins lus de Rudolf Steiner. Celui-ci y édifie pourtant un pont essentiel entre Schelling, Fichte et Hegel et l'anthroposophie.

Avec cela la science spirituelle de Rudolf Steiner y apparaît comme la continuation organique d'une évolution spirituelle qui avait trouvé ses commencements dans les Lumières et sa maturité au travers de l'idéalisme allemand.

En juillet dernier, eut lieu dans la cadre du département des *belles sciences* du Goetheanum, une journée d'études consacrée à cette œuvre. Bernhard Steiner s'entretint à cette occasion avec **Eckart Förster** qui avait présenté une contribution sur Hegel.

Cet entretien eut lieu le 3 juillet 2016 à Dornach.

La « compréhension intuitive » n'est-elle pas le point, auquel Steiner se rattache, pour aller au-delà de Kant ?

La totalité de la philosophie transcendantale de Kant se base finalement sur l'hypothèse que nous avons deux sources cognitives fondamentales qui doivent être partenaires : vision intuitive immédiate [*Anschauung*] et penser. Kant est convaincu du fait qu'aucune des deux ne peut fournir en elle-même, sans l'autre, une connaissance. Car la vision intuitive immédiate est réceptive, passive ; le penser spontané et discursif [relevant du raisonnement, *ndt*]. Pour une connaissance, au penser doit donc toujours être donné quelque chose, dans une vision intuitive immédiate, qu'ensuite il embrasse et met au tombeau sous la forme d'un concept. Pour cette raison, compréhension intuitive directe, comme intuition intellectuelle immédiate sont tout d'abord des concepts totalement vides pour Kant. La dynamique intérieure de sa philosophie lui a cependant progressivement mis sous les yeux les limites d'une hypothèse qui était la sienne, ce qui se laisse particulièrement observer dans la *Critique du discernement* : sous cette présupposition, pour le préciser, on ne peut pas comprendre des organismes et surtout des phénomènes de la vie. Schelling, avant tout et Hegel, ont en effet ensuite rapidement dépassé cela.

À présent, au sujet du livre De l'énigme de l'être humain : Il parut en effet en juillet 1916, en pleine première Guerre mondiale, dans laquelle on fit grand cas de l'élément national. Peut-on affirmer que Steiner porte son regard sur les trois philosophes importants de l'idéalisme allemand, Schelling, Fichte et Hegel, pour la raison qu'il voyait en eux une réponse au nationalisme ? Les philosophes étaient en effet d'orientation cosmopolite.

Dans les conférences de ce temps-là, lorsque Steiner entre dans la relation des diverses âmes des peuples européens, il donne parfois la belle comparaison de la lumière fractionnée par le prisme. Car de la même façon qu'un physicien ne peut pas comprendre la lumière sans l'explorer dans ses réfractions prismatiques, ainsi l'investigateur des âmes ne peut véritablement comprendre la vie de l'âme que s'il la reconnaît dans ses diverses nuances ; Comme la lumière fractionnée par le prisme, la vie de l'âme s'articule alors par la cohabitation « fractionnée » avec le monde extérieur, en âme de sensibilité, âme d'entendement et âme de conscience. C'est une belle comparaison parce que tout d'abord totalement objective et neutre. Et tout aussi objectivement, je pense, avec la neutralité d'un scientifique, Steiner souhaitait voir les âmes des peuples européens comme elles sont les unes et les autres. Dans ces circonstances la culture de l'âme de sensibilité des italiens et des Espagnols, la culture de l'âme d'entendement des Français, la culture d'âme de conscience des Britanniques et la culture du Je allemand qui pousse vers l'unité de ces composantes de l'âme. D'une manière analogue à ce qui se passe chez l'être humain, ces composantes de l'âme des peuples en arrivent aussi au cours de l'évolution à des relations tendues : tantôt elles se fécondent mutuellement, puis elles se combattent de nouveau. Si ces luttes sont projetées vers l'extérieur sans pour autant être perçues à jour, on en arrive alors à des guerres. Considérés extérieurement, ce sont ensuite, des conflits nationaux, mais en réalité des conflits d'évolution de l'âme humaine européenne, qui ont de leur côté des conditions d'histoire spirituelle.

L'idéalisme allemand est important dans ce contexte dans la mesure où — comme Steiner l'expose — les trois idéalistes allemands avaient la mission d'interpréter les particularités respectives des âme de sensibilité, âme d'entendement et âme de conscience, de manière telle qu'elles puissent être pénétrées du Je et rehaussées à un niveau conforme à l'esprit ce qu'expose merveilleusement Steiner dans une conférence du 22 avril 1915.

Avait-il en tête la mission de l'idéalisme allemand ?

Je pense que oui. C'est pourquoi l'idéalisme allemand joue aussi un grand rôle et forme le déclenchement pour l'ouvrage *De l'énigme de l'être humain*. Dans diverses conférences de cette époque, Steiner a tenté de montrer de quelle manière l'évolution de l'Europe centrale est la réalisation d'une mission dans l'histoire de l'humanité et quelle tâche y revient au peuple allemand, pour le préciser à l'époque donnée, de ramener de nouveau, au

monde spirituel en s'élevant au-delà de la dominance matérialiste. Dans ces circonstances les Idéalistes allemands — en compagnie de Goethe — sont les premiers qui ont réalisé un pas montrant le chemin dans cette direction. Cela se laisse très bellement observer dans leurs philosophies de la nature. Hegel écrit, par exemple : « qu'il s'efforce de montrer une philosophie de la nature comme telle de sorte que l'Esprit est dans la nature » Ou bien Schelling : « L'empirisme élevé à son caractère absolu, c'est en effet une philosophie de la nature ». Et à cela Goethe adhère tellement qu'il reprend cette phrase de Schelling dans ses *Maximes et réflexions*. Donc, à côté des sciences naturelles empiriques, il doit y avoir un chemin pour en arriver à la connaissance de l'esprit dans la nature. Un autre point important dans ce contexte, selon moi, c'est que Rudolf Steiner défend, en 1910 encore, la conception que l'évolution de la physique mènerait elle-même au point qui rendrait indispensable la progression dans le monde spirituel. Cela n'est plus le cas, en 1916, lors de la rédaction de *De l'énigme de l'être humain*.

C'est alors que surgit en effet la théorie de la relativité.

Oui, entre autre. La théorie de la relativité générale paraît en mai 1916 dans les Annales de Physique. Mais fondamentalement commence à se répandre de plus en plus à cette époque, en physique, une manière de penser statistique, de vraisemblance théorique, qui reste extérieure aux objets et ne peut plus pénétrer vers l'essence des choses. À côté de cela, se fait jour en même temps le pragmatisme en philosophie, lequel supprime le concept traditionnel de vérité et le remplace par un concept d'utilité. Cela donne à l'époque autour de 1916 une empreinte toute singulière une fois encore à l'instar d'un signe du destin. Car la possibilité intentionnelle, ou selon le cas, la mission d'une ascension dans le spirituel, n'est plus seulement mise en danger par la confusion guerrière, mais elle l'est plus encore — et peut-être même plus radicalement — par le développement de la philosophie et des sciences de la nature elles-mêmes.

L'utilitarisme est nonobstant un concept anglo-saxon.

L'utilitarisme, soit je veux bien mais le pragmatisme est une forme du penser qui associe en général théorie de l'évolution et science de la nature. Steiner attire expressément l'attention que ceci n'est pas simplement un phénomène anglo-saxon. ; il caractérise cela comme une atmosphère particulière commune au nouveau penser, à l'instar « d'une impulsion d'évolution dans le nouveau penser » -21 août 1916), qu'il caractérise comme une perte progressive du sentiment d'orientation vers la vérité. Cela me semble très grave.

Vous disiez que Goethe serait aujourd'hui considéré comme un pragmatiste. Cela m'étonne.

Goethe, oui, mais d'autres aussi — Kant, Hegel — sont aujourd'hui considérés par de plus en plus de gens comme des pragmatistes « avant la lettre » [en français dans le texte, *ndt*]. Il y a, ma foi, chez Goethe des phrases comme : « N'est vrai que ce qui est fécond » ou bien « Au commencement était l'acte ». Si l'on part *a priori* qu'il n'existe pas de monde spirituel et si l'on prend à la lettre toutes les déclarations qui ont été faites en ayant un regard sur le monde de l'esprit, alors on doit nécessairement les interpréter comme référées désormais au monde sensible et elles apparaissent alors comme des maximes pragmatiques.

Pour revenir une fois encore à l'ouvrage *De l'énigme de l'être humain* : cela importe vraiment beaucoup pour Steiner de faire la distinction entre un penser conforme à la vérité et un penser simplement correct. Pour lui, la théorie de la relativité est un exemple de quelque chose qui est correct, exempt de contradiction et dont le pronostic est fortement couronné de succès, mais malgré cela de non-conforme à la vérité. Ainsi pourrait-on dire aussi : Certaines interprétations de Goethe et Hegel sont « justes », parce qu'elles correspondent à la lettre, mais malgré cela non conformes à la vérité, parce qu'elles n'appréhendent pas à la lettre l'esprit qui repose à leur base.

Extrait de l'Encyclopédie des sciences philosophiques : §19
codicille 2 : Ainsi donc si la science de la logique considère le penser et son activité et sa production (et le penser n'est pas une activité sans contenu, car il produit des pensées et des idées), alors le contenu en est principalement le monde suprasensible et l'occupation consacrée à ce contenu est le séjour dans ce même monde. La mathématique a à faire avec les abstractions du nombre et de l'espace, ceux-ci sont cependant encore du sensible, quoiqu'un sensible abstrait et sans existence. L'idée prend aussi congé de ce dernier sensible et, libre par elle-même, elle renonce à la sensibilité extérieure et intérieure, s'éloigne de tous intérêts et penchants particuliers. Dans cette mesure la logique possède ce terrain, mais nous avons à penser plus dignement d'elle que l'on a coutume habituellement de le faire.
Friedrich Hegel (1770-1831)

J'ai trouvé captivant le fait sur lequel vous avez attiré l'attention, dans votre conférence, de la signification des contre-couleurs et montré à l'occasion que dans le pas de « l'être » au « néant », chez Hegel est accompli un contre-mouvement conceptuel analogue.

Non seulement au début, dans le pas de « l'être » au « néant », mais au contraire dans la logique générale d'être de Hegel qui développe chaque concept de soi, seulement sur la base de son contenu, vers un prochain concept — et certes — vers un concept totalement déterminé. J'ai comparé cela avec ce que Goethe a dit sur les couleurs complémentaires. À l'opposé de la conception de son époque, laquelle caractérisait les couleurs complémentaires comme « accidentelles » (fortuites), il renvoyait au fait qu'il y avait à leur fondement une conformité à des lois. Chaque couleur requiert une contre-couleur et certes une déterminée : lorsque je fixe longtemps la couleur rouge et que je regarde un papier blanc, je vois une tache verte, à la fixation sur la couleur orange, succède une tache bleue et ainsi de suite. C'est là une conformité aux lois objectives. Le mouvement dialectique se comporte de manière analogue, d'après quoi un concept prend naissance d'un autre, par nécessité ; le concept « d'être » mène au « néant » — et non pas par exemple à celui de « l'apparition » ou de « chose ».

Avec cela nous en arrivons pourtant dans le domaine du vivant, car les couleurs naissent à partir de la totalité.

Goethe parle d'une « exigence envers un tout », qui est propre à tout être vivant et qui se manifeste dans le cas de l'œil qui voit dans le fait que chaque couleur produit sa complémentaire et s'efforce ainsi à refermer le cercle du spectre. Le tout s'exprime justement par le fait que ce qui est isolé apparaît comme quelque chose d'artificiel, comme un manque qui mène à l'exigence d'un complémentaire. Ainsi en est-il aussi chez Hegel : aucun concept ne peut exister pour lui seul, chacun en requiert en même temps un autre déterminé, parce qu'il appartient à un organisme conceptuel vivant, sans lequel aucun concept isolé ne pourrait être appréhendé.

Cela semble très important. Le point jaillissant.

Oui, tout à fait exact. J'ai mentionné dans le cercle de travail pour notre colloque que Rudolf Steiner, dans la chapitre « Le pays des esprits » dans l'ouvrage *Théosophie*, décrit que le clairvoyant, qui peut voir les concepts correspondants aux images archétypes, les voit comme des entités spirituelles qui projettent leurs rayons dans la conscience, de sorte que les concepts sont quasiment les ombres des images spirituelles archétypes. Elles sont nombreuses, ces entités qui doivent travailler ensemble afin que quelque chose prenne naissance ; aucun de ces êtres archétypes n'œuvre pour lui tout seul. Le tout est véritablement ce qui active et on peut en éprouver un reflet, selon moi, dans la dialectique de Hegel, exactement comme dans la théorie des couleurs de Goethe.

Vous avez rédigé la préface pour l'un des volumes de l'édition critique des écrits choisis de Rudolf Steiner (SKA) par Christian Clement (édition fromann-holzboog). Votre travail fut considéré de diverses manières comme déficitaire.

Donc ces volumes sortent, ils sont publiés, c'est égal que nous le voulions ou pas. D'une certaine manière, il faut saluer le fait que les écrits de Steiner soient publiés ainsi à l'intention d'un public plus vaste et par une maison d'édition scientifique si renommée et il faut saluer aussi les publications des diverses rédactions de sorte que la genèse du texte en est reconstituée d'une façon qui n'était pas possible avant. Il faut saluer tout cela. Cela étant, on peut assurément critiquer beaucoup de choses dans cette édition. C'est une faiblesse de l'édition que Clement interprète déjà dans les introductions, au lieu d'exposer simplement les faits. On peut à peine s'attendre aussi à ce qu'un éditeur isolé puisse être à chaque fois au courant de l'état le plus récent des recherches dans tous les sujets traités par Steiner. Il n'y a que la question : Comment se positionne-t-on vis-à-vis de cela ? Puisque l'édition sort ainsi et pas autrement, on peut la diaboliser ou bien tenter de soutenir l'éditeur, afin que les volumes restants en profitent éventuellement. La seconde voie m'a paru plus féconde. La diabolisation, je la trouve fatale sous de multiples points de vue, parce qu'elle revient comme un boomerang sur le critique et éveille dans le public une impression de sectarisme, un combat pour détenir un monopole d'interprétation. Cela ne peut que nuire à l'anthroposophie. De sorte que je pense que la meilleure voie c'est de soutenir Clement. C'est pourquoi, non seulement j'ai accepté la charge de rédiger la préface du SKA 2, mais plus encore celle de l'un de ceux à paraître encore (SKA 4) « Écrits sur l'histoire de la philosophie ».

Das Goetheanum 49/2016.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Eckart Förster enseigne comme philosophe actuellement à la *Johns Hopkins University* de Baltimore et à l'Université Humboldt de Berlin. Avant cela il enseigna à Oxford, Harvard, Stanford et Munich et il détient des professorats invités à Princeton, Porto Alegre (Brésil) à et l'*Ohio State University* ; Il a publié avant tout sur Kant et l'idéalisme allemand ainsi que sur le penser scientifique de Goethe. Son ouvrage *Les 25 ans de philosophie* (2011) reçut beaucoup d'attention, tandis qu'il retrace la raison pour laquelle il voyait Kant, au début de l'histoire de la philosophie et Hegel 25 ans plus tard, achevant celle-ci par son œuvre.